

Contes et Légendes de la Forêt de Retz

Le conte inclut tous les possibles. Il est par définition un espace-temps dans lequel tout peut arriver. Nous sommes donc dans l'imaginaire, mais l'imaginaire surgit toujours du réel. L'imaginaire est ce très léger glissement, ce décollement par rapport à la vie de chaque jour, par rapport aux gens que nous y côtoyons... Ainsi le conte est tout à la fois réel et imaginaire...

(Jacqueline HELD — L'Éducation).

Les idées émises dans ces quelques lignes me semblent en accord avec le titre trop vague de cet exposé. Je n'apporte rien d'original, mais j'ai transcrit ce que j'ai rassemblé, «récolté» ici et là pendant de longues années. Toutes les sources possibles n'ont certainement pas été consultées, et je vous prie de m'en excuser.

Le Moyen-Age est surtout une époque légendaire et il ne faut pas demander si la forêt de Retz est pleine de merveilles... Chaque endroit a sa légende, chaque carrefour possède son histoire, chaque grès est comme un monument qui rappelle les traditions du passé. Depuis «la Pierre Clouise»... jusqu'à «la Cave du Diable» qui révèle l'intervention de Lucifer, on ne peut pas faire un pas sans rencontrer un antique usage, sans faire surgir un conte merveilleux...

Ainsi s'exprimait Michaux à la fin du siècle dernier.

Le sujet est très vaste, c'est pourquoi j'ai trouvé nécessaire de le limiter. Le classement traditionnel des contes n'a pas été respecté, les textes ont seulement été groupés quand c'était possible.

Enfin, précisons que sources et variantes sont indiquées à chaque chapitre, les chiffres invitant à se reporter à la fin de l'étude où sont cités des ouvrages qu'il est maintenant difficile de se procurer.

Marcel LEROY

L'Homme-Loup

Nous sommes au seizième siècle, vers 1570. Depuis quelques temps, à Villers-Cotterêts et dans les environs, il n'est question que d'un être extraordinaire qui parcourt les forêts de Retz et de Cuise (ou Compiègne) et qu'on appelle l'*Homme-Loup*. Plusieurs personnes l'ont vu. Nourri parmi les loups — nombreux dans la région à cette époque — il en a pris les habitudes ; il hurle comme eux ; il est velu comme eux, grimpe aux arbres, marche sur les pieds et les mains, devance les chevaux à la course... Il dévore tout crû le gibier qu'il peut chasser, et même les chiens quand on les lance à sa poursuite.

*
* *

Le château de Villers-Cotterêts est souvent occupé par une cour toujours avide de nouveauté. Ce phénomène excite sa convoitise et pour la satisfaire Charles IX, qui séjourne au château, offre une récompense à celui des Cotterèziens qui prendra «l'animal» vivant.

Cela n'est pas facile, car il semble bien que l'Homme-Loup se cache dans les fourrés impénétrables et ne se montre que de nuit. Pourtant, le 17 Novembre 1571, des ouvriers du bois — ou des braconniers — s'en emparent et l'apportent au château dans un sac ; on l'enferme dans une cage de fer.

Lorsque les courtisans s'approchèrent de la cage, l'Homme-Loup se mit à ébranler fortement les barreaux de fer ; il poussa un tel hurlement que les curieux s'enfuirent et que des dames s'évanouirent...

*
* *

CARLIER (1) ne sait pas ce que devint l'Homme-Loup après avoir été présenté à la cour. MICHAUX (6) a eu plus de chance en consultant l'His-toire de France de Mézeray :

L'Homme-Loup serait en fait le fils unique du Comte Gontrand, de Longpré-les-Corps-Saints, en Picardie. Idiot depuis sa naissance, Roland aurait été remis à un paysan — par le Comte Rupert — avec mission de le faire disparaître dès la mort de son père, beau-frère du Comte Rupert (celui-ci étant très intéressé par son héritage).

En 1570, le Comte Rupert est au château de Villers-Cotterêts, adjoint à Jean de Longueval, capitaine des chasses, alors âgé de 94 ans. Le paysan

n'a certainement pas rempli sa mission puisque le Comte Rupert s'évanouit en entendant le cri de l'Homme-Loup, le même que celui poussé par Roland, quinze ans plus tôt, quand il s'est rendu compte qu'on voulait l'abandonner...

Après sa présentation au château, l'Homme-Loup est confié aux deux «hommes des bois» qui l'ont capturé, Nicolas et son fils. Ceux-ci ne seraient autres que le paysan et son fils, qui n'ont pas rempli leur mission! Ils l'aideront à s'évader... Nicolas est exécuté par les gens du Comte Rupert, mais l'Homme-Loup saute sur le comte et le terrasse; maîtrisé, il sera pendu aux branches d'un chêne. (C'est l'origine du nom de la Route du Pendu, importante voie de communication qui va de la plaine Saint-Rémy à Longpont).

SOURCES

(1) (2) Voir aussi Histoire de France de Mézeray, parue vers 1650.

Cette «histoire» a inspiré les auteurs de feuilletons; on la retrouve en particulier dans «le Journal de Seine-et-Oise» du 9 Octobre 1856, et jours suivants: L'Homme-Loup d'Alexandre X... et dans «le Petit Journal» à partir du 13 Mars 1882: Jean-Loup, d'Émile Richebourg.

Henri IV à Villers-Cotterêts

Le roi Henri IV venait chaque année au château de Villers-Cotterêts. Il aimait parcourir seul et à pied les chemins de la forêt; il s'entretenait volontiers avec les ouvriers du bois, comme avec toutes les personnes qu'il rencontrait. Ses séjours nous valent bien des récits, surtout lorsqu'il s'agit de la conquête de la belle Gabrielle qui résidait au château de Cœuvres.

Nous rapportons ici deux anecdotes, reprises par tous nos historiens locaux, depuis Carlier.

I. - L'AVOINE DE PUISEUX

Les habitants du village de Puisieux payaient chaque année une redevance au domaine de Valois, une mine d'avoine (environ 78 litres) que le pâtre communal portait à la graineterie de Villers-Cotterêts.

Un matin, se promenant en forêt, Henri IV rencontre un paysan lourdement chargé et l'interroge sur le but de son voyage:

«Je viens de Puisieux, répond l'homme, et je vais porter ce sac d'avoine au château de Villers-Cotterêts; mais si le roi au long nez faisait bien, il enverrait quérir ses dîmes, au lieu d'obliger les pauvres gens à les lui porter». Et, poursuivant son chemin, il tourna le dos à Henri IV.

Le lendemain, le roi fit mander le paysan qui se demandait bien pourquoi on l'appelait au château. Son étonnement ne fut pas médiocre quand il reconnut que son interlocuteur de la veille n'était autre que le roi Henri IV. S'adressant au gouverneur du château, celui-ci lui annonça que «le roi au long nez» prescrivait de faire prendre, dorénavant, les redevances des communes. Puis, rassurant le paysan, il ordonna de le faire manger et boire à sa fantaisie, avant de le renvoyer dans son village.

Carlier est persuadé que les habitants de Puiseux n'auraient jamais été délivrés de cette servitude sans cette curieuse rencontre !

2. - LES PÊCHES D'HARAMONT

Lors d'une autre promenade matinale, Henri IV arrive aux premières maisons d'Haramont, situées comme chacun sait à la lisière de la forêt. Il aperçoit de superbes pêches, au-dessus d'une haie ; il manifeste le désir d'y goûter.

«Pas encore, sire, répond le propriétaire ; elles ne sont pas mûres, mais prochainement je vous en ferai porter par mon fils.»

Quelques jours après, Henri IV voit arriver un petit garçon avec un panier de pêches ; il en prend une aussitôt et y mord à belles dents. «Elle est exquise, dit le roi ; tiens, mange celle-ci.»

L'enfant sort son couteau de sa poche et se met à peler le fruit.

«Comment ! mais les pêches ne se pèlent pas.
— C'est que... voilà... répond en hésitant le jeune garçon, il y en a une qui est tombée dans la m..., et je ne sais pas laquelle ! — Pouah ! s'écrie le roi en faisant la grimace, c'est moi qui l'ai mangée ; j'y trouvais en effet un singulier parfum !

Henri IV rit beaucoup de l'aventure et l'on assure que par la suite il aimait la raconter...

SOURCES

1, 5, 7, 8, 9, 10. — Roch indique que la version originale de la première anecdote est due à Pierre Mathieu, historiographe d'Henri IV. Quant à la seconde, il l'a lue dans *l'Esprit du Roy*, in-folio publié à Paris en 1615, œuvre d'Estienne Mathieu, neveu de Pierre.

La naissance du village de Fleury

Le Seigneur de Fismes revenait un jour de la Terre Sainte; il allait revoir sa jeune châtelaine qui depuis de longues nuits se désolait de son absence. Cependant une profonde préoccupation l'agitait: il ne savait comment se débarrasser des nombreux aventuriers qui persistaient à le suivre et dont il redoutait les excès.

Arrivé dans une clairière, la troupe campa près d'une source. «Jacques, dit le seigneur à son écuyer, va me chercher parmi ces hommes un certain Gaillard qui paraît les commander et se donne le titre de capitaine.»

Le capitaine Gaillard était un rude homme, taillé en hercule, grand buveur, grand mangeur, grand coureur, quelque peu pillard, mais au demeurant toujours prêt à combattre.

«Gaillard, lui dit le seigneur, tu m'as aidé à vaincre les infidèles, tu es un brave serviteur, que veux-tu pour ta récompense?»

Le capitaine répondit: «Je veillerai sur vos domaines, aucun voyageur ne les traversera sans rendre gorge, et je ferai suer sang et eau à vos paysans.

— Non, répartit le chevalier, je te propose quelque chose de mieux; tu n'es qu'un chef d'aventuriers, tu vas être possesseur de terres. Reste ici, établis-toi dans cette forêt avec ta troupe; à mon passage à Soissons, j'obtiendrai de l'évêque qu'en raison de ta brillante conduite en Palestine il te cède tout ce que tu pourras défricher en une année; je te ferai même donner une somme d'argent; tu trouveras dans les environs, soit de gré, soit de force, des femmes pour peupler ta colonie. Quant à moi, je ne conserverai que mes gens d'armes».

Gaillard accepta, et c'est ainsi que les habitants de Fleury descendent des Croisés...

SOURCES

Cette «explication historique» semble peu connue; nous l'avons seulement trouvée en 5, puis en 9.

La légende de l'abbé Baudouin

Au 13^e siècle, les «sorciers» exploitaient la crédulité publique et les récits sont abondants qui détaillent leurs maléfices. Mais Michaux pense que le clergé profite également sans crainte et sans scrupule de l'ignorance et de la superstition populaires, peut-être pour contrecarrer l'action néfaste des «sorciers». Le clergé, ajoute-t-il, cherche à frapper l'imagina-

tion du peuple, d'où une époque féconde en miracles. Villers-Cotterêts possédait son miracle, qui passa ensuite à l'état de légende.

Le héros en est l'abbé Baudouin. Ancien recteur de l'Université de Paris, ses connaissances supérieures lui ont acquis un crédit chez les grands et une immense popularité. Ses qualités en font l'ennemi des «sorcières»; dans les réunions nocturnes où ils pactisent avec le diable, ceux-ci lui demandent les moyens de se débarrasser du docte abbé. Plusieurs assauts ont été tentés, mais sans doute est-il protégé par un bon ange car il déjoue les ruses à temps...

Un jour... l'abbé Baudouin doit se rendre de Saint-Quentin à Dijon. Bien sûr le voyage a été évoqué dans des réunions où, dit-on, Satan se rendit lui-même... Mais voici notre abbé en route, à cheval, avec son valet Jean. Après une étape à Verberie, ils abordent la forêt de Retz, qu'ils doivent traverser. (C'est là que le diable et sa troupe maudite les attendent...) Le vent souffle avec violence et le chemin est de plus en plus difficile. Nos voyageurs ne s'en émeuvent pas tout d'abord, mais voici la nuit obscure, le cheval est fatigué, la faim les tenaille. Jean s'inquiète le premier : — Nous devrions être arrivés à la Malemaison (1), nous sommes encore au milieu de la forêt; les «sorcières» nous ont jeté un sort; nous reculons au lieu d'avancer. Le valet monte sur un arbre, il aperçoit une lumière dans le lointain. Il s'oriente avec beaucoup de soin; après des fatigues inouïes, maître à cheval, valet à pied, arrivent près d'un logis qui a l'air d'un château. Un moine en habit blanc les reçoit avec empressement; le père abbé les invite à sa table garnie de mets remarquables et d'abondants rafraîchissements. Dans la salle qui sert de réfectoire, de nombreux moines blancs vont commencer leur repas. Baudouin aperçoit qu'ils omettent de s'acquitter des devoirs de religion, comme tout bon chrétien doit le faire. Il ne les imite pas. Tenant d'une main la magnifique coupe de vermeil enrichie de diamants qu'on lui a présentée, de l'autre il fait le signe de la croix... Cette pieuse précaution termine la scène... tout disparaît... la salle et ce qu'elle contenait... Baudouin se retrouve dans les ronces, sa coupe à la main...

Valet et maître reprirent la route à l'arrivée du jour. A la Malemaison, après que les voyageurs eurent fait le récit de leur aventure, Jean termina par une morale prononcée à voix haute :

— Malheur à ceux que la nuit surprendra dans cette forêt, car ils seront exposés aux tentations des esprits infernaux et tomberont au pouvoir des maudits !

*
* *

On ajoute que l'abbé Baudouin vendit une grande somme d'argent la coupe qu'il avait conservée, le produit de la vente étant partagé entre les communautés de Saint-Quentin et de Dijon.

La légende — longtemps reçue comme un événement certain — s'est

perpétuée de génération en génération. Quand il n'y eut plus ni moines blancs ni sorciers, on dit simplement :

— Malheur à ceux que la nuit surprendra dans la forêt de Villers-Cotterêts !

(1) La Malemaison : ancien nom du château de Villers-Cotterêts.

SOURCES

Carlier (1) prétend avoir lu le récit dans le cahier manuscrit d'un ermite — frère François — lequel citerait comme sources une histoire de Saint-Quentin, les Antiquités du règne de Saint-Louis et trois autres ouvrages du même genre.

— Histoire des Environs de Paris, par Dulaure

— Récit repris par 6 et 8

Alexandre Dumas s'est inspiré de cette légende pour écrire « le signe de Croix », pièce de vers qui figure dans ses Préludes poétiques, œuvre probablement restée à l'état de manuscrit.

Légende de Barbe Peron

Pour ceux qui aiment la nature et qui veulent éviter les grandes routes, laies et chemins qui sillonnent notre forêt offrent mille possibilités d'évasion, en même temps qu'ils posent quantité de « questions » si l'on s'attarde à vouloir connaître l'origine des noms que portent les panonceaux entretenus par l'Office des Forêts.

Passant par le Parc du Château, dirigeons-nous vers « les Roches » et continuons par la route « de Hautwisson » ; le canton ou triage de la forêt qui s'étend à notre gauche se nomme la *Fosse Barbe* (on disait aussi le *Trou Peron*). Au carrefour Maurice Loubet (ancien carrefour des Chevaux, riche de souvenirs), plusieurs chemins s'offrent à nous pour gagner le pittoresque village de Dampleux.

Dampleux... c'est l'église aux inscriptions singulières, aux légendes merveilleuses, aux faits miraculeux... écrivait l'abbé Chollet (4) en 1852. Jusqu'en 1912, au milieu de la place publique, la fontaine de Saint-Leu offrait encore son eau miraculeuse aux personnes atteintes de la peur, de la danse de Saint-Guy, de crises d'épilepsie. On buvait souvent cette eau après avoir fait une station devant les reliques du saint. Les nombreux pèlerins venant à Dampleux déposaient ensuite dans l'église les offrandes en argent et en nature qui assuraient la vie des malades voisins.

L'église était grande, accolée à un important hôpital, dont les restes de murailles sont encore visibles dans le cimetière attenant...

Accroché à l'un des piliers, un tableau, malheureusement « usé » par le temps, contient le récit d'une légende curieuse relatant le châtement exemplaire infligé par Saint-Leu au cupide Barbe Peron, en 1434. C'est un

acte original, écrit sur parchemin, encadré dans une bordure de papier peint, et renfermé dans un tableau en bois. Restauré en 1619 et en 1779 — les copies étant légalisées devant notaire et témoins — le document n'est plus visible et on y distingue très mal les quatre «compartiments» du haut avec des figures grotesques : un âne ou un cheval, des hommes de guerre...

Heureusement pour nous, l'abbé Chollet avait pris soin de noter le texte, il y aura bientôt 130 ans !

«Comment Barbe Peron, parti du château de Passy, pour piller l'église de Monseigneur Saint-Leu de Dampleu, devint malade, fut ravi et enlevé.

S'ensuit un miracle merveilleux, fait en l'église de Monseigneur Saint-Leu, au village de Dampleu, approuvé par gens notables, dignes de foi et bien renommés...»

Nous sommes pendant la guerre de Cent ans. Les partisans de Charles VII et les Anglo-bourguignons sont toujours aux prises. La guerre coûte cher ; on pille, on rançonne, on met à sac les régions dévastées. L'importante garnison de Passy-en-Valois (près de La Ferté-Milon) abrite un guerrier que ses exploits ont rendu célèbre. En 1434, il pénètre dans l'église de Dampleu et vole tout ce qu'il peut y trouver : argent, effets, offrandes...

Une femme de Dampleu — femme de bien nommée Guillette — lui dit qu'il faisait mal. Il l'accabla d'injures.

...«Néanmoins le dit Péron print ce que dessus et autres biens. Après environ quinze jours le dit Péron retourna audit lieu de Dampleu fort malade et fut en la dite église, espérant faire sa neuvaine cuidant recouvrir sa santé, lui, non bien contrit étant au dit lieu fut ravi et emporté et ne sait on de quoi, et mené jusques dedans la forest de Retz vers Villers et là chut mort, le visage dessus, que personne ne savoit où il étoit.

Environ trois semaines après, un prêtre qui pour lors était curé dudit Villers et un homme séculier, tous deux natifs du pays et gens dignes de foi se trouvèrent e-my la dite forest, comme dit est, tous les habillements sains, entiers, nets et blancs, chemise, couvre-chef, chausses, éguillettes, pourpoint, manteau et souliers, sans quelque corruption : mais rien de chair, nerfs ni veines n'y avoit, fors ses os, tous nets et escures, et sembloit quand ils levèrent lesdits vêtements qu'ils furent pleins de noix, ainsi qu'ils sonnèrent, et de crainte et de fraieur laissèrent tous là...»

Les os sonnant autant que les noix d'un sac avaient fait fuir les deux pèlerins ; des paroissiens moins peureux accoururent et recouvrirent de terre le singulier cadavre. Par la volonté de Saint-Leu, la justice avait accompli son œuvre.

La dévotion au patron de l'église s'accrut considérablement et donna lieu à un pèlerinage qui subsista très longtemps. Fort longtemps aussi, on accéléra l'allure en passant près du lieu maudit de la Fosse Barbe... Bientôt, seul un nom sur une carte rappellera la légende...

SOURCES

2, 4, 5, 6, 7, 10, 11. — M. LEROY : Bulletin folklorique de l'Île-de-France, Juin 1959

Cette légende a été reprise par la plupart des « auteurs locaux » ; seul Michaux (en 7) donne une explication ! Barbe Péron, c'est Jehan Duhamel, fiancé d'Alix. Comme beaucoup de fiancés de l'époque, ils étaient allés chez la sorcière de Chèvreville (près de Nanteuil-le-Haudouin) qui avait fait « ce qu'il fallait » pour lier à jamais leur destinée... Parti à la guerre sans prévenir sa fiancée, Jean Duhamel revient 5 ans plus tard. Alix ne s'est pas consolée... Dans l'église de Dampleux, c'est d'une femme hâlée par le soleil, amaigrie par le travail et la douleur, mais encore très belle que s'approche le guerrier... Il s'en approche « comme un lion furieux qui croit prendre un cerf timide »... C'est Alix qui découvrira le corps de Barbe Péron, en allant chercher de l'eau à la Fontaine Saint-Martin. Elle se consacra tout entière à Dieu en prenant le voile et l'austère vêtement des religieuses de Saint-Rémy (1)

(1) Saint-Rémy : abbaye de femmes, près de Villers-Cotterêts ; les religieuses étaient vêtues de noir.



Une légende malicieuse... Le Baudelot Blanc

Quittons un peu la forêt, sans toutefois nous en éloigner beaucoup ; aux grands chemins nous préférons les sentiers, n'hésitant pas à passer à travers champs, à la recherche du... Baudelot blanc.

Aujourd'hui, nous aurons le «courage» de partir à sa recherche, mais au siècle dernier on l'évitait, personne n'aurait osé se trouver sur son chemin après le coucher du soleil. Michaux nous dit qu'en 1860 la peur est encore toute vivace chez la plupart des habitants du Lieu Restauré, quoique la dernière apparition de l'étrange animal date de 1790.

Un Baudelot (ou un Baudelet), c'est un baudet, fort connu dans tous nos villages jusqu'au début du siècle. Mais celui-ci était blanc, et il prenait une forme bizarre, semblant ne se mettre à quatre pattes que lorsqu'on l'approchait. On ne sait pas exactement s'il était féroce, mais il poussait des cris sinistres et il avait rué contre ceux qui l'avaient touché ! Sans doute était-ce une «émanation» du démon, probablement coupable de malédiction ! Il était préférable de ne pas l'attaquer, mieux valait s'enfuir, en faisant le signe de croix. C'était d'ailleurs le conseil donné par les moines à tous ceux qui venaient les consulter à ce sujet.

...par les moines qui habitaient le Lieu Restauré, près de Vez, ceux qu'on venait consulter, puisque l'apparition avait lieu non loin de là.

C'est bien sûr la légende qui nous fournit l'explication :

Si le monastère du Lieu Restauré était occupé par des hommes, celui de Longpré abritait les nonnes de l'ordre de Fontevault. Les deux couvents, à peu de distance l'un de l'autre, sont séparés par une crête et reliés par un «mauvais chemin de terre», un simple sentier il y a deux cents ans ! Cette sente du fond de la vallée était bien cachée... quand elle était praticable. Par les temps de pluie ou de neige, il fallait passer sur les hauteurs.

C'est justement là, par les temps de neige ou de pluie, que les habitants de Vez rencontrèrent l'étrange animal...

Les malins apportèrent bientôt des précisions. Décontenancé de se trouver surpris à cette heure, le moine devait trouver un stratagème. Son capuchon blanc l'avantage, surtout qu'il tombait en pointe... imitant le museau du baudet. La légende ne dit pas s'il s'agissait uniquement de moines (mais nous pouvons ajouter que les Fontevristes étaient habillées de noir !)...

Nous disons que les apparitions cessèrent à la Révolution, après la fermeture des couvents, mais le Baudelot blanc servit bien longtemps encore de «croquemitaine» aux mamans de la région...

Michaux (en 7) apporte encore un complément, un récit qu'il aurait trouvé en feuilletant de vieux papiers, qu'il donne «tel qu'il l'a trouvé, sans réflexion, sans commentaire...»

(En scène)... une famille de Vez, la femme est superstitieuse, comme toutes les villageoises du 17^e siècle. Mais laissons parler Jean, le mari, laissons le expliquer pourquoi il rentre tard...

— J'étais allé à Eméville (1) pour donner un coup de main à l'ami le maréchal. Tout en forgeant, il me raconte une histoire qui court dans tout le pays mais que nous ne connaissions pas encore. Il paraît qu'au milieu de la nuit le passant rencontre le diable sur son passage, d'abord sous la forme d'un homme, puis il se métamorphose en baudelot blanc, et si l'on approche de plus près, il s'évanouit comme une fumée comme un songe...

...«Je l'ai vu...

...De loin, c'était un homme, je l'avais pris pour un moine... il avait l'air de cheminer vers moi...

...Tout à coup, ce n'était plus un moine, c'était un baudelot blanc, blanc comme la neige... c'était le diable, femme !»

Jean ajoute même qu'il est resté évanoui... Mais, le fils aîné est soldat ; au milieu des camps, il a bientôt perdu ses principes religieux, les sermons le font rire, pour lui, les moines sont de joyeux compagnons. Il rentre de l'armée ; dès le lendemain, il va à la recherche du baudelot blanc, l'attaque, lui arrache son manteau... c'était un moine du Lieu Restauré.

...«Je l'ai laissé partir, je l'ai suivi.

«Il allait tout droit au couvent de Longpré... une nonne l'attendait à la porte et le fit entrer... Ce sont de joyeux viveurs ces moines ; il aura pris le chemin du haut à cause du mauvais état du sentier de la vallée qui a été détrempé par les pluies...»

(1) Village de l'Oise, à 2,5 km de Vez.

SOURCES

Récit d'Élie Paillet (1857), puis 5, 6, 7, 10.

Barbier : Histoire de Vez.

F.L. Depoutot : Légende, en vers.

Le chapeau des cordeliers

Ce «chapeau» qui a donné son nom à un carrefour de la forêt donne l'occasion d'une légende que nous emprunterons à Michaux (en 7) qui la tient évidemment de chroniques anciennes... A la fin du 13^e siècle, les Cordeliers étaient nombreux en France, alors que dans leur Ordre s'élevaient de graves dissensions... pour un sujet vestimentaire. La discussion portait sur la forme du capuchon des révérends pères.

Deux différences bien tranchées s'étaient manifestées dans les conseils particuliers; les uns, qu'on appelait frères spirituels, voulaient que les capuchons fussent étroits; les autres, qu'on nommait frères de communautés, les voulaient larges au contraire. Ni les uns ni les autres ne consentaient à modérer leurs prétentions; il y avait eu de longs débats, des divisions et des disputes nombreuses. Le pape avait décidé qu'ils se conformeraient tous à la décision de leurs supérieurs et ceux-ci, dans une précédente réunion, avaient enfin arrêté la forme de la coiffure des Cordeliers. Pour éviter de nouveaux obstacles, ils avaient fait serment de laisser leurs desseins dans une obscurité complète...

C'est lors d'une Assemblée Générale de tous les Cordeliers de France qu'ils allaient connaître leur coiffure « officielle ». Aucune abbaye n'étant assez grande pour les recevoir tous, elle aurait lieu en forêt de Villers-Cotterêts...

...le jour était fixé, le lieu choisi... Les frères spirituels devaient se trouver sur un revers du tertre, les frères communs de l'autre. Tous devaient arriver la tête nue pour emporter plus commodément la bienheureuse coiffure. Les deux parties se flattaient également de la victoire et dès le matin la forêt était traversée par les moines qui se rendaient au point central qui leur avait été fixé.

...On commença par invoquer Dieu et Saint-François; des discours rappelèrent tous les frères à la concorde, à l'oubli mutuel et à la soumission, et surtout au silence le plus absolu. La bulle du pape Nicolas IV était fixée sur un poteau au centre de la petite éminence et au signal donné les moines se levèrent pour connaître leur sort ! Il est aisé de comprendre la manœuvre adoptée pour la distribution : les deux « camps » opposés se levèrent en même temps et défilèrent devant le poteau armé de la bulle qui prononçait l'excommunication en cas de nouvelle opposition. Et, chacun des moines reçut... un chapeau ! au lieu du capuchon, large ou étroit qu'il attendait.

Une stupéfaction générale se peignit sur tous les visages, la bulle empêcha seule une explosion peut-être séditeuse et les Cordeliers des deux parties se retirèrent sur le revers opposé à celui qu'ils avaient occupé à leur arrivée. Bien que le mécontentement fut général, les chefs, qui n'avaient trouvé aucun moyen d'éteindre la discorde, auraient sans doute réussi lorsqu'un incident vint de nouveau jeter le trouble parmi les disciples de Saint-François. Il restait un chapeau, on pressait le dernier moine de le prendre et de s'en couvrir, lorsque tout à coup sa figure changea, ses traits s'altérèrent, sa forme, elle-même devint bizarre et les assistants reconnurent que Dieu, voulant les éprouver, avait permis à Satan de se glisser au milieu d'eux; celui-ci prit le chapeau, le plaça sur le poteau et cria avec force : « Vous m'appartenez tous »... avant de disparaître, sans qu'on puisse le rattraper...

(C'est depuis cette date que le Carrefour du Chapeau des Cordeliers a trouvé son nom, ainsi que la route Chrétienne et la Laie de Saint-François).

*

* *

Michaux qui décidément n'en est pas à une explication près, donne une version un peu différente dans son Histoire de Villers-Cotterêts.

...après la distribution, un chapeau restait, celui qui était destiné à un moine qui avait fait vœu de toujours rester nu-tête. De retour au couvent où il était hébergé, le Cordelier décoiffé fut remarqué ; l'abbé le menaça d'une sévère punition et le renvoya chercher son chapeau. Le chapeau n'est plus au carrefour ; le pauvre moine ne trouve rien et pense que son chapeau a été enlevé par le diable. La crainte du diable et peut-être aussi la peur du châtiment lui font perdre la tête, en même temps que son chemin...

SOURCES

6, 7, 10.

La revanche de l'ermite

Au 16^e siècle, dans notre forêt, de nombreux ermitages abritaient encore de fervents adeptes du christianisme qui avaient choisi la solitude des bois pour s'adonner à la prière et à la contemplation. L'ermitage de Saint-Antoine, près d'Oigny-en-Valois, était un des plus anciens. Carlier (1) nous dit que les derniers ermites, ceux du 18^e siècle, avaient souvent choisi ce genre de vie pour le plaisir d'occuper une retraite agréable... La chapelle de notre ermitage Saint-Antoine fut même interdite au milieu du siècle, «à cause des abus scandaleux qui s'y commettaient». L'ermitage ne fut pas complètement abandonné, l'ermite continuant d'habiter la maison (1), ce qui nous vaut une aventure «savoureuse» racontée par Poilleux sous forme de légende.

*
* *

Quelque temps avant la Révolution, le frère Joseph Amory occupait l'ermitage...

Un jour... frère Joseph chargea son âne de provisions destinées au prieur de Bourfontaine: des fruits de son jardin et des œufs frais. En passant à Oigny, il s'arrête à la cure pour saluer le curé du village.

Curieuse «comme toutes les filles d'Eve», Madelon, la bonne du curé, aperçoit l'âne attaché à la porte et va examiner le contenu des paniers. Avait-elle à se plaindre de notre ermite, ou voulait-elle seulement le taquiner ? toujours est-il qu'une idée fantasque lui passe par la tête ! Elle la met tout de suite à exécution ; elle prend les œufs, les fait «cuire dur», puis les remet délicatement dans le panier...

L'ermite se dirige vers Bourgfontaine... il offre ses œufs frais qui sont acceptés avec reconnaissance. Comme c'était un jour maigre, le prier fait préparer bien vite une omelette pour le bon ermite. Stupéfaction du frère cuisinier ! Ne s'étant arrêté que chez son ami le curé d'Oigny, l'ermite comprit bien vite d'où venait la mystification...

Quelques jours après, fête au village d'Oigny. Le bon curé reçoit ses confrères voisins Madelon est dans son coup de feu, elle a l'œil à tout. Bientôt tout va être prêt ; il ne manque plus guère que le vin à tirer. Frère Joseph, qui arrive, paraît très altéré ;

— Vous tombez bien, vous allez m'aider à mettre une pièce en perce.

Tous deux descendent à la cave, munis d'un foret, de bouteilles et d'un verre. L'ermite lance son foret et fait jaillir le liquide dans son verre. Il déguste et veut goûter la pièce voisine pour comparer. En attendant, Madelon met son pouce sur l'ouverture pour arrêter le vin.

La deuxième pièce est percée. Alors seulement, frère Joseph s'aperçoit qu'il a oublié les faussets sur la table de la cuisine. Il prie Madelon de mettre son pouce à la deuxième percée, en attendant...

— Dépêchez-vous !

Au lieu de revenir, l'ermite enlève volailles, pâtés et rôtis et s'en retourne à son ermitage.

Madelon tempête, personne ne vient... jusqu'au retour du curé et de ses invités, étonnés d'entendre un tel vacarme.

— Je ne peux pas remonter, je mets les pouces...

Madelon est tirée de sa fâcheuse posture, mais la suite n'était pas plus brillante quand on s'aperçut que les mets avaient disparu.

Mais il fallait quand même manger ; on dut se rabattre sur des œufs durs, un plein panier que le frère ermite avait disposé bien en évidence au milieu de la cuisine...

Madelon comprit qu'il s'agissait de la revanche de l'ermite et avoua sa faute !

Un envoyé de l'ermite entra à l'heure où le maigre repas s'achevait, venant inviter l'assistance à souper à l'ermitage Saint-Antoine. On ajoute que personne ne se fit prier pour répondre à l'attention...

SOURCES

Poilleux : Courrier de l'Aisne du 21 Janvier 1836 puis 4, 6 et 11.

L'abbé Chollet (en 4) présente une légère variante : le frère Joseph est devenu le frère Pacôme. Il précise que Madelon ne fut pas invitée au repas de l'ermitage Saint-Antoine et qu'elle eut longtemps mal aux pouces !

(1) L'ermitage comprenait généralement une pièce d'habitation et une chapelle attenante.

Diabie, démons, brigands... en forêt de Retz

En 1980, il nous est difficile de «réaliser» l'importance que pouvait avoir le Diable pour les habitants de nos régions, il y a quelque sept cents ans... puis au cours des âges.

Longtemps impénétrable notre Forêt a longtemps servi de cadre idéal pour être le théâtre d'actes plus ou moins effrayants où s'exerçait la malédiction qui ne pouvait être que celle du Démon. Les légendes se mêlent aux faits que la littérature locale nous a retransmis, toujours avec beaucoup d'imprécision, de sorte qu'il est difficile de tirer des conclusions. Mais la légende est souvent plus belle que la réalité...

Diabie et brigands semblent avoir causé autant d'effroi dans la partie de la forêt qui nous intéresse aujourd'hui et dont la Cave du Diable constitue l'un des «centres d'intérêt» — (La cave du Diable est située à moins de 500 m de la RN 2, entre Vaumoise et Gondreville, dans la parcelle 37 de la 16^e série (carte de la forêt de Retz éditée par l'Institut géographique national et l'Office national des Forêts) — Désert de sables où poussaient seulement quelques plantes sauvages avant 1800, les «Bruyères de Gondreville» servaient de refuge aux voleurs de la contrée depuis un temps indéterminé. Abrisés et cachés par des rochers de grès brisés, culbutés et entassés les uns sur les autres, les brigands tombaient à l'improviste sur les voyageurs. Attaquée en 1185 au cours d'un voyage de La Ferté-Milon à Crépy, la Comtesse Eléonore de Valois ne dut son salut qu'au courage et au dévouement de ses serviteurs. C'est pour protéger les voyageurs qu'elle y fait élever la Tour du Grain, tour impressionnante de 6 m de diamètre avec 5 étages sous la plateforme de la tourelle. Les hommes d'armes qui la garnissent rendent confiance à tous, surtout que des souterrains étendus en font un refuge sûr et que les guetteurs installés sur la tourelle pourront avertir de l'approche de l'ennemi.

Mais la tour ne sera pas toujours gardée... Au Moyen-Age, c'est la «Tour du Diable», le séjour de Satan et de ses démons. C'est surtout au Moyen-Age que le Diable règne dans le Valois. Les sorcières exercent une terreur incroyable, beaucoup de personnes s'en croyant les victimes et tombant réellement malades. La Tour du Diable fut le théâtre de mystérieux et sombres récits avec cortèges de sorcières, mauvais sorts et sabbats infernaux qui faisaient frémir nos aïeux (Mocquet, le garde du général Dumas n'y a-t-il pas surpris la «mère Durant» d'Haramont y dansant sa ronde diabolique à minuit).

Au 17^e siècle, la Tour est devenue un repère de brigands depuis que les chasses s'estompent. Maraudeurs, malavisés, coupe-jarrets, voleurs, tout le ban et l'arrière-ban de la grande Truanderie se réunissent à 1 km de là sous le Chêne du Roi qui devient l'Arbre des Malandrins (ou Chêne des Truands). De longs conciliabules sortent les plans des crimes à commettre quand n'ont pas lieu d'indescriptibles orgies rapportées par de terribles légendes.

Il faut un soulèvement général du Valois apeuré pour que les plaintes arrivent au cardinal Richelieu qui décide la destruction de la Tour du

Grain et l'abattage du Vieux Chêne, père des «quatorze frères». (La Cave du Diable — dont l'entrée fut connue vers 1830 — montrait encore des souterrains, des escaliers et des galeries, témoignages de l'importance de la Tour).

*
* *

Michaux nous fait le récit «effrayant» d'une triste «aventure» localisée dans cette partie de la forêt.

...On raconte qu'un jour... pendant une de ces fêtes nocturnes fréquentes près des Bruyères de Gondreville, deux voyageurs, un homme et une femme, vinrent à passer près des truands.

Aussitôt, ils sont entourés, pressés par un cercle humain qui pousse des cris effroyables. Forcés de prendre part aux danses, bien que fatigués par une longue marche, ils sont bientôt épuisés et tombent de lassitude. On voulait les faire sauter encore mais ils ne pouvaient plus se tenir debout.

Alors, pour leur apprendre l'obéissance, deux individus les prirent et les portèrent sous l'arbre en les attachant par la poitrine, chacun à un bout de corde, dont le milieu entourait une grosse branche (les malheureux se faisaient contrepoids).

Pendant ce temps, des mégères édentées, hideuses, allumaient un grand feu sous les pieds des pendus. Bientôt les flammes atteignent les vêtements; les chairs commencent à griller, la douleur fait faire à ces victimes de la barbarie d'horribles contorsions.

Les bourreaux éclatent de rire. Cela dura longtemps, et l'orgie qui s'ensuivit se prolongea jusqu'à l'aube!...

*
* *

Le Meneur de Loups. — Dans «le Meneur de Loups» ouvrage qu'il a écrit alors qu'il avait dépassé la cinquantaine, Alexandre Dumas montre qu'il connaît encore bien la forêt qu'il a parcourue en tous sens durant sa jeunesse. Il nous entraîne dans tous les lieux pittoresques de la région, à la suite de Thibaut le Sabotier qui a conclu un pacte avec le Diable, ce qui lui vaut de pouvoir mener des chasses infernales à la tête des loups, fort nombreux il y a quelques siècles.

*
* *

Autres causes de terreur, les phénomènes naturels, longtemps inexplicés.

A la *Fosse Engoultout* (ou Angoultout), on dit qu'un charretier et ses

deux bœufs sont tombés dans un abîme insondable. Pour connaître la profondeur de ce puits naturel — c'est là que les eaux des hauteurs voisines se perdent dans un trou sans fond — on mit un poids lourd à l'extrémité d'une corde; à une certaine distance, la corde fut coupée par le courant souterrain (même mésaventure avec une chaîne de fer).

Schyfosse, ou *Chifosse*, autre trou béant, au nord de la Croix Morel, a la même forme d'un entonnoir de plus de trente mètres de diamètre; bien sûr, il a englouti aussi pas mal d'imprudents! (fort heureusement, ces excavations naturelles semblent à peu près comblées de nos jours!)

Les mares sont nombreuses dans tout le massif forestier. Il ne fait pas toujours bon s'en approcher dans l'obscurité; le simple étang de Malva n'a-t-il pas été vidé en une nuit!

La Mare Bougie semble pourtant moins dangereuse. Les animaux qui s'en approchent sont bien inoffensifs, puisque son nom viendrait du reflet des yeux des cerfs, qui viennent s'y abreuver par les belles nuits de lune...



SOURCES

1, 2, 3, 4, 5, 6, 7.

Le Mont aux Fées

Ce serait tout simplement le Mont au Faîte, point culminant de notre forêt, bien connu des promeneurs et des voyageurs puisque c'est là que le Général Mangin fit élever son Observatoire en 1918.

Des Fées y habitaient bien sûr; elles communiquaient avec le ciel en allumant de grands feux. Elles rendaient des oracles... des spectres paraissaient à mi-côte, sur deux degrés (ce qui correspond bien à la topographie des lieux) qui faisaient des questions aux passants et répondaient à celles qu'on leur posait.

*
* *

A cet endroit s'élevait la *Tour Réaumont*, déjà en ruines au 16^e siècle. Les frères Haumont avaient fait construire deux tours d'où pouvaient partir des signaux qui les aidaient à se secourir en cas de besoin. (La deuxième tour, dans les Bruyères de Gondreville, fut appelée tour du Grain).

Certains auteurs avancent que cette tour est un Palais de Fées et qu'un redoutable Géant y a établi sa demeure. Certains affirment qu'elle fut

construite sous le règne de Charlemagne. De Vayrac, historiographe de Louis XV, a vu les ruines et pense qu'elles n'indiquent pas un temps plus ancien que le 14^e siècle.

Un autre auteur, qui a opté pour la première origine, y voit la demeure d'un seigneur félon dont les hommes détroussent les passants et pratiquent le brigandage dans toute la région. Ce seigneur tient captive une belle dame et sa servante. Sortie du château, celle-ci accoste quatre chevaliers et leur conte la mauvaise fortune de sa maîtresse. Les «chevau-cheurs» ne sont autres que les Quatre fils Aymon...

...Non seulement les chevaliers viennent à bout du terrible seigneur, mais ils feront un véritable carnage des Sarrasins venus à son secours. De 11683 qu'ils étaient, il en reste 42 ! Avec les têtes des guerriers morts, on comble un puits de la forêt, le *puits des Sarrasins*...

Un des quatres frères, Allard, s'éprend de la jeune prisonnière, Orphise, avec laquelle il vécut longtemps...

SOURCES

1, 4, 6, 7, 10.

L'Ondine et le Chevalier

(ou Légende de Château-Fée)

c'est là que se révèlent aux yeux de l'âme comme à ceux du corps de majestueuses et impassibles beautés

DUJARDIN

Là, c'est Château-Fée, la «montagne de Château-Fée», comme la nomme Dujardin, qui y voit un lieu enchanté, tant la végétation y est riche, tant les coloris variés y sont évocateurs. La mer de verdure des cimes des arbres y offre une magnifique perspective, sans fin, sans bornes.

C'est dans cette partie de notre magnifique forêt qu'il faut situer la légende que nous rapportons aujourd'hui, légende pleine de poésie, mais légende douloureuse, qu'on pourrait comparer à celles qui nous ont enchantés malgré qu'elles content souvent la vie d'amants malheureux...

Il était une fois...

(Oui, c'est pourtant un conte de fées !)... deux fées bienfaisantes, deux sœurs, Urca et Altona, qui présidaient aux destinées de la contrée, à l'époque où l'Ourcq et l'Autonne n'existaient pas... Cette contrée était séparée de l'Univers par de vastes forêts. Les habitants cultivaient des plaines fertiles parsemées de bois, de grottes et de sources limpides ; vivant dans la joie et le bonheur, ils n'avaient ni désirs, ni ambitions. Du

haut de la Montagne des Fées, les deux sœurs présidaient l'assemblée des hommes de ce peuple heureux... qui n'avait pas d'histoire.

C'est près de là, à la «Fontaine des Fées», qu'on venait disposer des fleurs et chanter les louanges des bienfaitrices. Le soir, la source devait être «fermée» par un énorme rocher. Seule, une vierge pouvait faire basculer la pierre et c'est Norah, filleule chérie des fées, qui avait reçu cette mission de confiance.

Pure comme le lis, la jeune fille portait le plus souvent, pour unique vêtement, une robe courte aux reflets nacrés, plus fine que la soie. Son corps merveilleux était à peine voilé, ses secrètes beautés à peine cachées. Ajoutons, sur la tête, le collier mariant marguerites, coquelicots et bleuets (... et nous aurons le portrait bucolique qu'ont souvent repris les illustrateurs des Contes de fées). Des frissons involontaires l'agitaient parfois, des soupirs étouffés soulevaient sa poitrine, son regard se perdait dans les espaces infinis... signes d'un amour indécis et vague qui chantait dans son cœur...

Un soir... Norah se promenait, se dirigeant vers la source, tout en cueillant des fleurs, répandant autour d'elle un charme attractif et divin... Elle aperçoit un étranger qui se désaltère, un guerrier, l'épée à la ceinture. Elle veut fuir, mais il la supplie de rester et de l'écouter. Il se jette à ses pieds et lui conte ses malheurs. Il est seul, il a fui après la perte d'un combat et la mort du roi, son père. Il a mis sa mère et sa sœur en lieu sûr, et il se cache avant de pouvoir retourner au combat et vaincre.

Ses propos ne sont pas sans émouvoir notre tendre Norah, surtout que, par de douces paroles, il traduit son émotion de l'avoir rencontrée; il l'aime, il l'aimera toujours... Norah est profondément troublée et lorsqu'il couvre ses mains de larmes et de baisers, une joie immense l'envahit. Elle cherche en vain à s'éloigner, mais il semble qu'une puissance surnaturelle domine sa volonté.

Norah est muette... Le beau chevalier chante et, de mélancolique, sa chanson s'anime. La voix égare la raison de la protégée des fées, qui laisse échapper ses fleurs...

Ils perdirent la notion du temps et furent tout surpris de l'aube naissante...

Mais... tout-à-coup, la source coule avec une abondance inhabituelle, à chaque seconde, le flot augmente de volume et de violence. Et le rocher refuse de s'ébranler... Maintenant, un torrent impétueux déchire le sol, entraîne tout sur son passage. L'énorme pierre roule aussi. Épouvantée, Norah se débat, mais elle connaîtra le sort de tous, des hommes et des troupeaux disparus sous les eaux. Sur la montagne qui émerge encore, les fées apparaissent, implorant les dieux. Mais les flots montent toujours et les bienfaitrices de la contrée sont entraînées à leur tour, Urca vers l'Orient, Altona vers le couchant. Une dernière intervention de la reine des fées n'a pas plus de succès et ce sera la fin de leur règne.

La dévastation est complète et les eaux forment différentes vallées, celles de l'Ourcq et de l'Automne étant les plus importantes. Heureusement, le limon bienfaisant permettra aux arbres de s'y développer très vite.

Norah disparue avec sa légende, on assure que son ombre glissait le soir entre les arbres et les roseaux. On voyait très souvent la longue chevelure blonde de celle qui était devenue l'Ondine de la Ramée, apparaissant dans un voile sans fin... On assure que le beau chevalier, échappé par miracle à l'effroyable cataclysme, revint quelques années après pour retrouver les lieux de son fugitif bonheur. Dans la vallée de l'Air-l'Oiseau, il siffle et chante la ballade de l'oiseau. Invisible pour lui, l'Ondine le suit, créant en lui une étrange sensation. Le lendemain, il chante longtemps, jusqu'au moment où il tombe sans vie, sur la terre. Alors, une lueur éclaire le bois; la brillante apparition ne dure qu'un moment : l'Ondine dépose un baiser sur son front et emporte son Chevalier vers les étangs...

Que reste-t-il de tout cela ? Le site bien sûr, tout aussi magnifique et impressionnant. Le gouffre profond, insondable — à l'emplacement de la source — était encore visible au siècle dernier ; il semble comblé aujourd'hui ? Alors, il nous reste la légende, une belle histoire d'amour que des noms poétiques semblent immortaliser et nous aider à rêver : Carrefour de Château-Fée, laie des Fées, carrefour des Soupirs, laie de l'Air l'Oiseau, laie des Rossignols, laie et carrefour de la Grosse Pierre...

Un seul auteur (en 7) parle de Château-Fée comme d'un lieu maudit où se réunissaient les démons de la forêt de Retz. Nous n'avons pas trouvé pourquoi, préférant les fées aux démons...

*
* *

Dans une variante de Michaux (dans ses deux ouvrages cités, il a conté deux versions différentes !) Château-Fée est un lieu solitaire où vivait jadis une fée puissante et redoutable nommée Edwise (Wilson par abréviation). La découverte d'un homme endormi provoquera le déchaînement des éléments — comme ci-dessus — après qu'il aura « effleuré le front d'Edwise d'un chaste baiser ». Tous deux mourront foudroyés...

*
* *

D'autres versions donnent l'occasion d'expliquer le nom d'autres carrefours. Disons seulement que le *Carrefour Tartarine* rappelle la fée Tartarine qui avait le pouvoir d'ensorceler les voyageurs pendant les douze coups de minuit.

SOURCES

La Pierre Clouise

De la route de Compiègne, trois cents mètres de sentier conduisent à la Pierre Clouise, grès millénaire planté au milieu de la forêt.

L'étymologie même de la Pierre a passionné de nombreux linguistes. Est-ce seulement la Pierre qui s'élève en pente (Petra Clivosa)? n'est-ce pas plutôt la Pierre du druide (par une déformation du gaël druidh... grouit...)? D'après Michaux, elle a tout ce qui caractérise les pierres druidiques : situation, nom, fête, tradition, légende.

Cet énorme grès, incliné à 45 degrés, a dix mètres de long sur cinq de large à une extrémité (trois mètres cinquante à l'autre). L'épaisseur ne peut être mesurée car la pierre est maintenant presque enterrée; à la partie supérieure, un peu dégagée, elle dépasse quatre-vingt centimètres...

I. — *Les Femmes Tuées* — C'est dans ce «canton» qu'on découvre notre Pierre Clouise, à cent mètres d'une source, où les Druides pouvaient facilement puiser leur eau lustrale. Dans plusieurs forêts de France, on retrouve ce même lieu-dit, dans une situation semblable, avec pierres debout ou couchées, et source proche. Partout, les habitants rattachent une origine ou une légende celtique.

Le rapprochement est facile à faire et dans cette dénomination on évoque facilement comme un souvenir des sacrifices humains en vigueur chez les peuples barbares.

La légende mérite d'être «contée». A l'époque, la Pierre Clouise servait d'habitation à une tribu gauloise. Partis en guerre, les hommes y laissèrent leurs femmes. Peu de temps après, l'une d'elles vint à mourir.



Sa sépulture fut des plus simples ; ses compagnes se contentèrent de la déposer sur la pierre. La forêt était très fréquentée par les loups (la forêt de Villers-Cotterêts fut longtemps appelé la « Forêt aux loups »). Rôdant la nuit, les carnivores furent attirés par l'odeur de la chair. Après avoir dévoré le cadavre, ils tentèrent de pénétrer dans le trou où les femmes se tenaient cachées. Aux cris poussés par celles-ci, des chasseurs accoururent et mirent les loups en fuite. Un tel service méritait récompense, surtout que les hommes étaient partis depuis longtemps déjà, et les femmes épousèrent leurs libérateurs. Cependant, l'expédition gauloise terminée, les maris vainqueurs furent surpris de trouver « le foyer » occupé. Ils comprirent vite ce qui s'était passé, se jetèrent sur les chasseurs qu'ils massacrèrent jusqu'au dernier. Ils punirent les épouses infidèles de la même façon et abandonnèrent les corps sur la pierre, en pâture aux loups.

Ce drame ne doit pas nous faire oublier la légende plus romantique qui veut que les jeunes filles qui se laissent glisser sur la Pierre Clouise trouvent un mari dans l'année. Peut-être faut-il choisir la nuit, par un beau clair de lune ? La tradition ne précise pas ; elle dit seulement qu'il faut être « vêtue le moins possible ».

(Les jeunes cottesziennes en quête de mari doivent savoir que la Pierre Clouise n'est qu'à 3 km de la ville !).

II. - *La Fête* annuelle — Célébrée le premier dimanche de carême, son origine se perd « dans la nuit des temps ». C'est assez exactement la date du début de l'année gauloise.

En 1653, le curé d'Haramont s'élevait contre la célébration des fêtes de la Pierre Clouise, lesquelles, disait-il, « n'estoient qu'une continuation des meschantes festes payennes abolies par nostre sainte mère l'Église, et que les pratiques singulières qui s'y faisoient, garçons et filles d'Haramont et du bourg de Villiers-Costerezt ne pouvaient qu'offenser grandement la bonne et saine moralitez ».

Ces réminiscences du culte druidique — récolte du gui du chêne — n'étaient pas spéciales à la région : plusieurs textes attestent qu'au 17^e siècle, on se livrait dans beaucoup de campagnes à des fêtes qui rappelaient la cérémonie du gui sacré.

Malgré les exhortations du brave curé d'Haramont, la fête de la Pierre Clouise se perpétua jusque vers le milieu du siècle dernier. On dansait des rondes sur la mousse, autour de la vieille pierre, jusqu'au coucher du soleil. Après quoi, on se rendait, bras dessus, bras dessous, par le chemin de la Selve, jusqu'au village d'Haramont et la soirée se terminait généralement par des gibelottes fantastiques ! (Rondes et danses étaient conduites par l'archet du ménétrier Modeste Lemaire).

La dernière « fête de la Pierre Clouise » eut lieu le dimanche 3 Mars 1867. On tenta bien de la rétablir quelques années après, mais sans succès.

Il faut dire, qu'une sauterie organisée de nos jours, à la Pierre Clouise, le premier dimanche du carême ne réunirait peut-être pas un très grand nombre d'amateurs ! (Nos «pères» étaient-ils plus vigoureux que nous ? ou le climat était-il plus clément au siècle dernier ?).

III. - *Une autre cérémonie* — beaucoup moins connue, puisque nous ne l'avons vue mentionnée qu'une seule fois, devait se célébrer jadis à la Pierre Clouise. L'épreuve de légitimation se déroulait probablement dans une saison beaucoup plus douce, celle de la mi-Septembre, souvent très agréable dans la région !

On sait que l'une des coutumes barbares des anciens Gaulois était, pour le père, de peser, endormi sur un bouclier, l'enfant né dans les douze dernières lunes précédant l'équinoxe d'été et de confier le tout aux caprices de l'onde sur un parcours d'une dizaine de mètres ; si l'enfant arrivait sans se réveiller ou sans crier jusqu'au terminus où l'attendait la mère, il était reconnu comme enfant légitime et ramené «sous la hutte» avec des transports de joie, sinon il était déclaré batard.

Roch nous rapporte qu'il a souvent «entendu dire» par les anciens du pays «qu'en faisant glisser sa progéniture sur la Pierre Clouise, on était tout de suite fixé au point de vue paternel» !

Le père François Lorgue, de Largny, disait : «Quante tu voudras savoir si tes jeunes sont d'toi, fous-les su la Pierre Clouise, toi dans le haut, ta femme dans l'bas... si leur glissade s'fait sans qu'y gueulent... y sont d'toi... sinon, bernique...» Mais le Père François, bonhomme, s'empressait d'ajouter : «Seurment ! t'entends c'tiot... y a des exceptions».

Si trivialement que soient rapportées les traditions et les légendes populaires, il n'y a jamais lieu de les dédaigner !

Le nom, la fête, la tradition, la légende, tout concourt à prouver l'origine de la Pierre Clouise.

Elle s'enfonce régulièrement, sous l'amas de terre, de sable, de racines et de feuilles... Elle attend votre visite, constituant le but facile d'une agréable promenade à travers la magnifique forêt qui l'abrite...

*
* *

L'abbé Chollet (en 4) a été témoin des fêtes du premier dimanche de Carême. Il a vu se rassembler à la Pierre Clouise toute la jeunesse des alentours, les parents aussi. Danses et amusements préludaient — dit-il — aux plaisirs du printemps.

...Maintenant dignement leurs jupes autour des jambes, les jeunes filles «à marier» entreprenaient de descendre la roche sur la plante des pieds. Leur épreuve ne devait être tentée qu'une seule fois dans l'année ;

si elle se terminait par une roulade, par une chute ou par quelque accident, la maladroite n'était pas encore mariable, il lui faudra recommencer l'exercice l'an prochain. Par contre on assurait qu'une heureuse glissade assurait du mariage dans l'année...

*
* *

Dujardin (en 5) nous rapporte une tradition un peu confuse qu'il aurait recueillie de la bouche d'un habitant d'Haramont, presque centenaire et ancien piqueur des ducs d'Orléans. Il se rappelait avoir connu dans son enfance un vieillard à longue barbe blanche qui avait fait les guerres de la fin du règne de Louis XIV. Réfugié ensuite dans la forêt de Villers-Cotterêts, près de la Pierre Clouise, il vivait en solitaire, braconnant ou mendiant par-ci par-là. On l'appelait l'homme des bois ou le père Clouis et personne, pas même lui, ne savait son âge tant il était vieux.

Le duc d'Orléans, petit-fils du Régent, prit le patriarche de la forêt en affection; il lui faisait raconter ses campagnes. Plus tard, le père Clouis consentit à ne plus braconner et, en retour, le duc d'Orléans l'autorisa à tirer chaque jour un coup de fusil, un seul, sur le menu gibier du parc réservé. Malgré son grand âge, le vieillard, fort adroit ne perdait jamais ni son plomb ni sa poudre; il vécut jusqu'à sa mort du produit de cette chasse...

SOURCES

4, 5, 6, 7, 9, 11.

Delinge, abbé Hivet - Bulletin SH de Villers-Cotterêts - 1907

Roch : Pêle-mêle Gazette - 1903

M. Leroy : La Dépêche - 1955

La Saint-Sabot

Coutume locale bien «sympathique», la Saint-Sabot était encore connue dans la région au début du siècle.

L'abbé Cholet (4) a été surpris en forêt par des «sons harmonieux frappant les oreilles de toutes parts, une douce et agréable symphonie le tenant comme ravi et suspendu par le plaisir». Se promenant dans les bois, entre Lagny et Haramont, Michaux (7) a entendu les échos de cette fête, un bruit sonore, singulier, cherchant à imiter le joyeux carillon des cloches.

La Saint-Sabot (1), c'est la fête des ouvriers du bois et rien n'étonne à ce qu'elle soit honorée dans la région dont la forêt resta bien longtemps la principale source de travail, donc de vie. Célébrée chaque année le «der-

nier jeudi-gras», elle avait ses vêpres et son salut du soir, le tout sous la hutte du bûcheron, au milieu de la forêt.

Et le concert ? Assez original bien sûr, surtout s'il est vraiment harmonieux ! Chaque ouvrier s'arme, celui-là de sabots, celui-ci de morceaux de bois de charme bien sonore qu'il frappe l'un contre l'autre, en cadence, pour simuler autant que possible un bruyant carillon. Sans doute la cérémonie religieuse n'existe plus en 1879 puisque Michaux indique que c'est ce « tintamarre étourdissant » qui donne son nom à la fête.

Ensuite on se met à table, une table bien garnie puisque le banquet est offert par le « marchand de bois ». Le cidre coule à flots ; une franche gaîté est de rigueur et tout se passe toujours très convenablement.

Les bûcherons tenaient beaucoup à leur Saint-Sabot et on ne sait pas bien quels événements ont motivé la disparition d'une fête dont l'origine pouvait remonter au Moyen-Age.

(1) L'abbé Chollet signale qu'en entrant dans la ville on trouve la statue de Saint-Sabot placée dans l'enfoncement et sur la devanture d'une maison. (elle a disparu, certainement depuis bien longtemps).

SOURCES

4 et 7

Au terme de cette étude je voudrais signaler combien elle est incomplète. Je n'ai parlé ni de Sainte-Clotilde ni d'autres pèlerinages de la région pour lesquels nous connaissons des récits, où légende et réalité sont souvent mêlées de façon inextricable ; j'ai laissé de côté les loups (la forêt de Villers-Cotterêts fut longtemps nommée « forêt aux loups ») ; j'ai passé sous silence de nombreux faits plus ou moins « historiques » comme les récits de chasse qui abondent souvent d'épisodes assez extraordinaires.

Je voudrais dire aussi qu'on écrit encore des contes, et c'est tant mieux ! C'est dans la région du Valois, auprès des bois de Villers-Cotterêts que Gérard de Nerval a fait se rencontrer le garçonnet et la fillette délivrés de mauvais traitements par la Reine des Poissons.

Enfants et adultes aiment contes et légendes ; il est quelquefois bon de laisser libre cours à son imagination.

Si ces quelques rappels donnent à mes lecteurs « l'envie » de connaître les récits anciens, comme d'en créer de nouveaux, je serai pleinement satisfait de leur avoir communiqué ce que j'ai pu recueillir en quarante années de recherche...

M. LEROY

BIBLIOGRAPHIE

- 1 — Prieur Carlier - Histoire du Duché de Valois - 1764
- 2 — Antony Poilleux - Le Duché de Valois
- 3 — Alexandre Dumas - Mémoires et le Meneur de Loups
- 4 — Abbé Chollet - Un Serment mal gardé ou Villers-Cotterêts et ses environs - 1853
- 5 — Victor Dujardin - Histoire du Valois, Promenades, Excursions - 1888
- 6 — Alexandre Michaux - Histoire de Villers-Cotterêts - 1867
- 7 — Alexandre Michaux - Promenades dans la Forêt de Retz - 1879

Légendes et Récits repris par

- 8 — Ernest Roch - Bulletin de la Société Historique de Villers-Cotterêts, depuis 1905 (Roch a encore pu «recueillir» compléments et variantes en interrogeant autour de lui)
- 9 — Jacques Chauvin - Par Monts et par Vaux - 1961
- 10 — Jacques Chauvin - Par Futaies et Taillis - 1963
- 11 — Geneviève Cordonnier et Bernard Ancien - Us et Coutumes en Pays Soissonnais, dans le Journal l'Union, 1970 et années suivantes.

A cette documentation générale, il faudrait ajouter les articles parus dans de nombreux bulletins et journaux de la région (quand ils apportent quelque chose de «nouveau» ils sont cités dans le texte).